Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 59 (1955)

Artikel: Jean Bauhin (1541-1613) : un célèbre médecin de Montbéliard
Autor: Buess, Henri / Hasler, Felix
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-685005

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jean Bauhin
(1541-1613)
un célèbre médecin de Montbéliard*

PAR HENRI BUESS ET FELIX HASLER, BALE

C'est une coutume de la « Société helvétique des Sciences naturelles » de faire en sorte qu'à chacune de ses assemblées annuelles le « Genius loci » reçoive l'hommage qu'il mérite. Puisqu'on a pris la bonne habitude de réunir le congrès chaque année dans un lieu différent, il faudrait également, à mon avis, que l'un des congressistes, membre de la section d'histoire, fasse l'honneur à ceux qui nous accordent l'hospitalité de jeter un regard dans le passé pour évoquer quelque événement important de l'histoire locale.

Cette année, nous voici réunis dans la capitale de l'Ajoie, et c'est avec raison que le comité de 1955 a tenu à évoquer la silhouette de Jules Thurmann (1804-1855), géologue et botaniste, pour le centième anniversaire de sa mort. Quel personnage de même importance l'historien de la médecine peut-il donc placer à côté de cet émérite fondateur de la « Société jurassienne d'émulation » ? L'Ajoie ou la région voisine vont-elles nous fournir un médecin de la même classe ? Si l'on cherche un homme de cette valeur, on tombe nécessairement en arrêt devant un savant des XVIe et XVIIe siècles, qui fut aussi un botaniste plein d'initiative, c'est-à-dire Jean Bauhin, né à Bâle.

Permettez-moi d'abord d'expliquer en quelques mots pourquoi j'ai choisi de vous parler ici de ce Français d'origine, qui joua un rôle de premier plan dans l'histoire du Comté de Montbéliard, — alors que la frontière actuelle sépare l'Ajoie de cette vieille possession épiscopale. Si nous nous transportons en pensée vers la fin du moyen âge, nous constatons que l'entité politique d'alors correspondait bien mieux aux données de la géographie que de nos jours ; les deux cités de Porrentruy et de Montbéliard, placées sur la rivière

* M. de Bross, du W.I.D. de la CIBA S.A., a bien voulu faire la traduction.

nommée Allaine, appartenaient de fait au même comté ; c'est seulement un certain temps avant la Réformation, très exactement en 1461, que le rachat prévoyant d'un prince-évêque de Bâle fixa la ligne de séparation actuelle. En ce qui concerne la dépendance ecclésiastique, l'Ajoie et le comté voisin étaient encore réunis peu avant la Révolution française au diocèse de l'Archevêque de Besançon, — raison de plus nous permettant de considérer ces deux régions comme formant un seul territoire au point de vue culturel. Le fait que Porrentruy ait eu pendant près de trois siècles l'honneur d'être la résidence des évêques de Bâle, et qu'aujourd'hui encore, tant au point de vue culturel qu'économique, elle soit fortement orientée vers la cité rhénane, contribue certainement à renforcer les sentiments d'amitié et de bon voisinage que nous éprouvons en ce moment; sans oublier que la crosse de l'évêque figure également dans les armoiries de l'Ajoie (accompagnée du basilic traditionnel).

C'est ici qu'on peut se demander si vraiment aucune personnalité médicale, digne d'être arrachée à l'oubli, n'existe dans la partie occidentale de l'Evêché de Bâle. Actuellement encore, l'Ajoie ne manque certainement pas non plus d'excellents praticiens, modestes héros de la vie quotidienne, dont le souvenir persiste dans la mémoire du peuple. L'un de ces collègues peu connus est l'ancien médecin privé de l'évêque de Bâle, Maichanquez, qui était sans doute domicilié à Porrentruy, et qui dut être un médecin consciencieux, pratiquant également la chirurgie. Comme nous l'apprend le troisième volume des célèbres « Miscellanea curiosa », il traita en tout cas, avec succès, en 1673, une hernie étranglée, et posa l'indication d'une iléostomie, qui fut exécutée avec succès aussi par le chirurgien Nicolas Reinhard, opération extraordinairement audacieuse pour cette époque [1]. Si j'en parle ici, c'est dans l'idée que cela incitera peut-être une fois quelque curieux à fouiller les archives épiscopales dans l'intérêt de l'histoire de la médecine.

I

Si nous abordons maintenant l'époque et la personnalité de Jean Bauhin, précisons d'emblée que nos propos ne sauraient être interprétés comme un hommage définitif. Il faut bien plutôt considérer cet exposé préliminaire, prolongation d'un travail antérieur [2], comme un engagement à approfondir encore les recherches. Ainsi que je l'ai dit en prenant la parole, il s'agit aujourd'hui de mettre en honneur surtout ce qui est couleur locale. A cet égard, je tiens à remercier vivement M. Félix Hasler, grâce à qui nous disposons au moins de renseignements assez nombreux sur l'activité de Bauhin à Montbé-

1 cf. Buess 1953, p. 6.
2 cf. Buess 1945, p. 19 et suivantes (bibliographie, portrait) ; 1948.

liard. Vous n'attendrez pas non plus d'un médecin qu'il accorde à l'activité principale de notre savant, c'est-à-dire à tout ce qu'il a fait pour la botanique, la place qu'il mérite. En tant que médecin, nous allons voir d'un peu plus près la contribution de Bauhin à la balnéologie.

Nos renseignements sur l'histoire locale sont tirés de divers documents manuscrits qui nous ont été aimablement communiqués par la bibliothécaire de Montbéliard, Mlle M. Schwander.

Vu l'espace mesuré dont nous disposons, nous laisserons de côté ce qui est déjà connu. En ce qui concerne l'histoire de la famille Bauhin, rappelons seulement que le père, Jean aussi, arrivé à Bâle comme réfugié huguenot, ne tarda pas à se lier d'amitié avec ses hôtes et devint par la suite un ami intime de Sébastien Castellio ; il habita du reste la même maison que lui. Comme le montrent ses relations avec David Joris, il resta toujours en bons termes avec les cercles calvinistes. En tant que médecin, il ne tarda pas à jouir d'une grande considération. Enfin, par deux de ses filles, il devint l'un des ancêtres de Jacob Burckhardt.

Le premier fils, Jean, naquit à Bâle le 12 février 1541, peu après l'arrivée de ses parents, qui avaient dû fuir devant les persécutions de François Ier. Dix-neuf ans plus tard, naissait un deuxième fils, Gaspard, qui devait acquérir une gloire immortelle par sa classification des plantes. Il semble bien que les deux frères aient eu en partage, dès leur naissance, cet amour pour la « Scientia amabilis ». De même, tous deux purent satisfaire à leur passion au cours de longs voyages, en particulier dans les magnifiques jardins botaniques d'Italie. Léonard Fuchs (1501-1566) et surtout l'ami paternel Conrad Gessner (1516-1565), à Zurich, accueillirent avec bienveillance l'aîné des deux frères.

C'est à Lyon que, jeune médecin fraîchement émoulu de Valence, Jean Bauhin junior fit ses premiers pas dans la pratique médicale. Il n'allait pas tarder à devoir se consacrer nuit et jour à sa vocation, car une fois de plus, une épidémie de peste arrivant d'Orient semait la terreur et la mort devant elle (1564). Tout jeune marié, comme il l'écrit avec fierté dans une de ses lettres, il fut très rapidement nommé médecin officiel des pestiférés par les édiles de Lyon. A peine remis lui-même de la terrible maladie, encore convalescent, il couchait ses observations sur le papier, nous révélant pour la première fois le thérapeute et critique indépendant. [3]

Il veilla toujours à ce que les chirurgiens placés sous ses ordres ne pratiquent pas la saignée et n'utilisent surtout pas l'antimoine comme purgatif, deux innovations sensationnelles pour son époque, mais qui restèrent malheureusement isolées. C'étaient des décoctions

3 Voir à ce propos le travail publié en 1607 « Wie man sich mit Göttlicher hülff vor der Pestilentz verhüten und bewahren soll », où l'on trouve également ses lettres à Thomas Erastus et à Jean Funck.

douces, des breuvages sudorifiques, combinés avec des opiacés, qui devaient soulager les malades. Et c'est avec horreur qu'on lit, sous la plume de Bauhin, que « plus de 50.000 hommes » moururent alors dans la région.

De nouvelles persécutions religieuses allaient cependant bientôt chasser à nouveau la jeune famille. A Genève où, lors de son voyage de retour, Bauhin fut engagé pour ainsi dire dans la rue comme médecin de la ville, la lutte contre la peste était plus facile, de sorte qu'il eut le temps de tenir un « journal » exact de ses malades. Mais les intérêts des autorités étaient inconciliables avec les nécessités médicales. En effet, tandis que par égard pour le commerce il semblait judicieux de masquer autant que possible l'épidémie, le jeune médecin conscient de ses responsabilités s'efforçait d'isoler les malades et d'établir une quarantaine. La situation se gâta et, un peu plus tard, nous retrouvons notre héros à Bâle, professeur de rhétorique, occupation incompatible avec sa vocation médicale.

En 1570, alors qu'il venait de soutenir une thèse à Bâle, et qu'à la même époque, il avait fait deux autopsies sous la direction de Félix Platter, le jeune savant était appelé à Montbéliard, où le Conseil de régence du comte Frédéric, qui n'avait pas encore atteint sa majorité, était à la recherche d'un médecin de formation universitaire ayant fait ses preuves. Jusqu'alors, seuls des représentants des catégories inférieures de la profession médicale avaient travaillé dans le pays. Bauhin trouvait ainsi, enfin, l'activité qui lui convenait. En outre, le jeune prince s'intéressait à une multitude de choses et on ne saurait imaginer, pour un médecin aussi actif, de seigneur plus parfait que ce Frédéric Ier, qui fera son entrée à Stuttgart, vingt ans tard, comme duc de Wurtemberg. Dans tout ce qu'écrit le nouveau médecin privé, il fait preuve d'un attachement sincère au seigneur du pays qui avait l'oreille ouverte à toutes ses suggestions.

II

Voyons maintenant un peu comment Bauhin exerçait ses fonctions. Ce n'est pas pour rien qu'il avait visité, à Padoue, l'un des plus beaux jardins botaniques de l'époque, et son voyage avec Conrad Gessner dans les Alpes grisonnes lui avait laissé des souvenirs très vivants. Ce qu'il avait modestement commencé à Lyon et à Genève devait maintenant trouver, à Montbéliard, son couronnement. Durant les presque quarante ans de son activité, il créa en effet autour du château princier un jardin botanique sans égal loin à la ronde, et qui, si l'on excepte celui de Paris, fut certainement l'un des premiers de son genre en France. On sait que ce jardin servit également de modèle pour une entreprise analogue à Porrentruy (voir à ce propos le beau

JEAN BAUHIN (1541 - 1613)
à l'âge de 26 ans. Portrait peu connu.
(Voir notice sous Bibliographie).

travail publié par Jules Bourquin en 1920) [4]. Comme plus tard Abraham Gagnebin (1707-1800), contemporain et collaborateur d'Albert de Haller, à La Ferrière, notre médecin bâlois parcourait en long et en large les montagnes du pays, le Lomont et les Côtes-du-Doubs, pour enrichir son jardin des trésors qu'il retirait le soir de sa boîte à herboriser. C'est alors que Rittner de Porrentruy entra en relation avec lui ; des modestes débuts de cette époque devait naître plus tard le jardin botanique d'Antoine Lémane (1749-1818), annexé au Collège de Porrentruy. Plus tard, la jeune épouse de Frédéric se faisait un plaisir d'offrir au médecin de la cour de splendides plantes exotiques venant de son jardin personnel. Le retentissement de cette réalisation de Bauhin ressort encore de la création ultérieure d'un jardin analogue à Stuttgart, qui était lui aussi partiellement soumis au contrôle de Bauhin.

On aurait cependant bien tort de ne voir en Bauhin que le savant collectionneur. Certes, cet ancien élève de Gessner avait déjà conçu très tôt l'idée de sa grande œuvre botanique, qui devait paraître à Yverdon plus de cent ans après sa naissance. Mais il avait encore une autre passion, que nous découvrons par les traces de son activité à Montbéliard : la vocation médicale, à laquelle il se consacrait tout entier et de mille manières.

Nous avons d'abord le Règlement établi par lui-même pour les professions médicales, et qui prit force de loi en 1575. Ce Règlement a déjà été publié plusieurs fois, mais il ne perdra jamais la force d'attraction que lui confère une rédaction extrêmement intelligente.

C'est à un régime corporatif très strict qu'il soumet médecins, apothicaires, chirurgiens et barbiers.

Avant d'exercer leur profession, tous devaient passer un examen approfondi sur leurs connaissances : « Que désormais nul médecin, apothicaire et chirurgien nouveau venu, tant à Montbéliard que dans le comté, n'entreprenne d'exercer l'art, sans avoir donné des preuves suffisantes de leur savoir, soit pour être gradués en universités fameuses, ou être passés en villes fameuses, ou bien être examinés diligemment, avant que de pratiquer, en présence de la Chouffe, et quelques députés de la seigneurie... »

Parmi les devoirs de leur charge, il faut citer notamment le traitement gratuit des malades indigents (§ VII). Les médecins devaient recourir à l'aide des chirurgiens pour traiter les affections externes. Ils n'avaient pas le droit de vendre eux-mêmes des médicaments. Le libre choix du médecin était garanti au malade (§ VIII) — prescription rarement formulée de façon aussi claire et nette dans les autres règlements professionnels de cette époque. Les amendes encaissées étaient utilisées au bénéfice des malades pauvres.

4 Bourquin (1920), p. 24.

Il y a quelques années, Ernest Wickersheimer a encore publié d'autres documents prouvant le contrôle médical exercé en ce temps-là par Bauhin et ses collègues sur les apothicaires (Revue d'Histoire des Sciences 5, 234-245, 1952).

Mais nous pouvons également suivre Bauhin dans son activité de praticien dévoué, par exemple, à l'occasion des nombreux cas de rage, provoqués en 1590 par plusieurs loups enragés. Plein de compassion et d'esprit de sacrifice, le médecin du prince fait la tournée des victimes dans les villages, et donne une description si détaillée des effets des morsures qu'on doit bien admettre qu'il les avait en grande partie observés lui-même. On trouve ne particulier, dans ses notes, un relevé très exact de la durée différente de la période de latence pour chaque cas, tandis qu'au point de vue thérapeutique, Bauhin et ses chirurgiens n'ont très probablement pas fait beaucoup plus que Vigo, Fallopio, etc. Il va de soi que le fer rouge est toujours pour eux le moyen radical de traiter les plaies ! Autre point intéressant : Bauhin accorde un soin particulier au « traitement psychique » des malheureuses victimes, traitement apparemment couronné de succès dans certains cas, où il fut combiné avec l'administration de calmants végétaux (voir bibliographie).

L'étendue de la pratique médicale de Bauhin ressort encore des notes de l'archiviste Charles Duvernoy [5] dont nous avons le manuscrit original. Celles-ci ne manquant pas de charme, je me permettrai de vous en citer littéralement quelques passages, qui vous donneront également une idée des autres domaines où s'exerçait l'activité de Bauhin.

Nous passons sur ce qui a déjà été dit. Le jardin botanique était utile à Bauhin non seulement pour l'œuvre qu'il avait projetée, mais encore « pour la démontrer aux compagons apothicaires ». En témoignage de reconnaissance pour les services rendus, Bauhin avait reçu du prince un domaine dans l'Alsace voisine. Diverses notes marginales montrent cependant que Bauhin avait tendance à faire un peu trop de voyages — dans l'intérêt de son jardin, bien entendu ! — et à agrandir exagérément le cercle de son activité médicale.

Je cite Duvernoy : « Si sa réputation littéraire s'étendait au loin, celle qu'il avait obtenue comme médecin n'était pas moins grande. On venait le consulter de toutes parts. Il avait la confiance de l'évêque de Bâle, celle de toute la noblesse du Sundgau et de la partie du Comté de Bourgogne voisine de Montbéliard. Les courses que sa pratique lui obligeait de faire déplurent quelques fois au gouvernement, qui sentait le besoin de sa présence. Le comte Frédéric en témoigna même de l'humeur et ne la lui cacha pas. »

5 Notices sur quelques médecins, naturalistes et agronomes, nés ou établis à Montbéliard dès le XVIe siècle. Besançon, 1835.

Dans une observation marginale de la main du prince, sur une lettre de Bauhin à l'occasion de l'inauguration des bains de Lougres, il est question d'une « absence d'environ un mois consacré à voir les malades de Masevaux, de Belfort et de *Porrentruy* ». Puis on lit : « Dass stehet sonst nit gar übel, dass er also hin und her vagirt, ohne erlaubnuss, sonderlich wie man sagt', dem bischoffen adulirt und die Kranken hier verlast, und zu Bruntrut dafür kes bettelt. » (Il n'est du reste pas mauvais qu'il vagabonde ainsi à gauche et à droite, sans permission, et spécialement comme on dit, qu'il flatte l'Evêque et qu'il abandonne ses malades ici pour aller mendier du fromage à Porrentruy).

Bauhin doit donc s'être rendu souvent à Porrentruy. Qui sait si ce n'est pas le vin des caves épiscopales qui l'y attirait ? En tout cas, une note marginale ultérieure de la main même du prince nous révèle ceci : « Ohne Zweifel hat er mer Wein denn Wasser getrunken, und sich wohl druf befunden. » (Sans doute, il a bu plus de vin que d'eau, et s'en est bien trouvé).

« Ami du vin et de la bonne chère », Bauhin souffrit durant les dernières années de sa vie de multiples infirmités qui l'incommodèrent beaucoup. Ses conceptions religieuses semblent avoir été très libres, mais il se serait du moins soumis au devoir que l'Eglise lui imposa durant les derniers instants de sa vie.

C'est par cette note sur la Sainte Cène que se terminent les notices biographiques de l'archiviste, sur notre médecin, qui mourut le 27 octobre 1613.

III

On se tromperait fort, si l'on croyait que ces activités furent les seules occupations de Jean Bauhin ; elles ne mériteraient en effet guère que nous évoquions sa mémoire aujourd'hui. En fait, ce sont avant tout les dons littéraires de Jean Bauhin qui lui valurent une si grande considération auprès de ses contemporains, et qui le rendirent célèbre après sa mort. Nous avons déjà parlé de son opuscule sur la peste et des observations qu'il avait rédigées sur la rage. Avec deux petits livres traitant de botanique et de zoologie, cela ne formait qu'un bien modeste début ; il allait être suivi d'une œuvre autrement considérable. Ces premiers essais furent le fruit de sa propre initiative, mais ils attirèrent l'attention de son bienfaiteur sur ses talents d'écrivain. C'est donc à l'instigation du prince que Bauhin écrivit sa grande œuvre balnéologique sur Bad Boll, en Souabe, bains qui venaient d'être découverts. Comme dans son comté, où il avait contamment encouragé les diverses branches de l'agriculture (arboriculture, élevage du bétail, vigne), de la sylviculture et de l'industrie (mines de charbon), à Stuttgart aussi, Frédéric Ier fit tout pour améliorer l'existence de ses sujets. Il semble qu'il portait un intérêt particulier aux sources

thermales de son pays. Après avoir fait ses expériences en Alsace, ce prince prit particulièrement à cœur le développement des bains qu'on venait de découvrir près de Göppingue. Or, qui donc était plus qualifié pour un tel travail que Bauhin, dont il avait fait son médecin privé ? Les goûts de Frédéric Ier pour l'alchimie, dont nous avons plusieurs témoignages, jouèrent sans doute un rôle qui n'est point négligeable dans sa prédilection pour les richesses liquides du sous-sol.

Agé de 55 ans, Bauhin déploya un zèle incroyable pour satisfaire aux désirs de son seigneur. Il n'épargna aucun effort pour étudier, de Stuttgart, la nouvelle source thermale ; il se fit descendre, encordé, dans le puits très profond de la source, et recourant à des spécialistes, il fit faire une analyse précise des différentes eaux des sources. Le résultat de ces recherches, poursuivies pendant plusieurs mois, fut l'« Historia novi et admirabilis fontis balneique Bollensis » qui sortit en 1598 des presses d'une imprimerie de Montbéliard. Les quatre volumes de cet ouvrage qui parut encore deux fois traduit en allemand [6] doivent être considérés comme le traité de balnéologie le plus important de la fin du XVIe siècle. Les auteurs antérieurs, Gessner notamment, dont Bauhin s'inspirait certainement toujours, se fondaient avant tout sur la compilation de renseignements de l'Antiquité, qu'ils comparaient avec leurs observations (Paracelse forme une exception honorable) ; nous voyons au contraire Bauhin s'efforcer de faire une description complète des propriétés scientifiques et médicales des bains de Boll, description basée sur ses propres recherches. Certes, son œuvre abonde en citations d'auteurs antiques, mais l'influence de ses observations personnelles est sensible partout. Bien que la description des effets curatifs manque souvent de sens critique, on trouve cependant toujours la distinction entre les observations personnelles de l'auteur et les observations d'autrui. Si largement que soit traitée la question des indications — « générosité » qui avait sans doute des buts de propagande — Bauhin ne s'abandonne pourtant nulle part à des spéculations effrénées ; partout, il s'efforce de mettre certains composants bien déterminés des eaux thermales — notamment le sel sulfureux — en rapport avec les symptômes particuliers de telle ou telle maladie, méthode qui pouvait certainement encore moins réussir à cette époque qu'elle ne le peut de nos jours. Dû en partie aux encouragements de Bauhin père qui avait étudié les bains de Plombières dans les Vosges, cet ouvrage trop peu connu a classé Jean Bauhin au premier rang des pionniers de la balnéologie, et il est indubitable qu'il a nettement influencé les époques suivantes, surtout le XVIIIe siècle.

Dans son « Historia Bollensis », Bauhin ne parvient pas non plus à s'abstenir d'une description complète de cette contrée charmante. C'est ainsi qu'il cite non seulement les plantes et les animaux, mais,

6 Voir bibliographie.

suivant l'exemple de Gabriele Fallopio, mentionne aussi pour la première fois les fossiles de la région. Lorsqu'il fait l'iconographie des diverses sortes de fruits et des bélemnites, il sacrifie probablement aux intérêts particuliers de Frédéric Ier de Wurtemberg, raison pour laquelle ces pages mériteraient précisément d'être présentées plus en détail.

Mais cet ouvrage nous amène maintenant au dernier grand travail de Bauhin, son « Historia plantarum universalis », qu'on est en droit de considérer comme l'œuvre principale de sa vie. De même que le jeune Bauhin, accompagnant Gessner à Baden, essayait déjà l'action interne des eaux sulfureuses sur sa propre personne, il nous apporte dans cet ouvrage gigantesque, formé de trois gros in-folio, ses observations minutieuses sur des milliers de plantes, récoltées pendant plusieurs dizaines d'années. Nous devons renoncer à entrer dans les détails ; mais lorsqu'on feuillette ces volumes, on ne peut s'empêcher de penser aux fameux livres sur les animaux de Conrad Gessner. Dans les premiers comme dans ces derniers, chaque sujet étudié nous remplit d'admiration par la largeur de vue de ces deux médecins et pour leur immense érudition. Et si aucun d'entre eux n'est parvenu à agir par quelques principes généraux sur les conceptions théoriques de la systématique des animaux et des plantes, l'inventaire, unique en son genre, qu'ils ont dressé, devait permettre aux chercheurs des époques suivantes de faire leurs premiers pas dans l'établissement de caractères distinctifs communs. Il serait particulièrement intéressant de savoir à cet égard jusqu'à quel point Jean Bauhin a encouragé son frère Gaspard dans son travail encore plus grandiose.

Nous n'avons cependant pas la compétence requise pour faire ces recherches. Pour terminer cet hommage très incomplet rendu à l'œuvre botanique la plus importante de Jean Bauhin, nous citerons plutôt ce qu'un grand botaniste écrivit à propos de l'« Historia plantarum », parue en 1650. Dans l'avant-propos de son livre sur les plantes suisses, Albert de Haller (1708-1777) reconnaît à leur juste valeur les mérites de son prédécesseur, tout comme Kurt Sprengel (1766-1833), éminent historien de la médecine et de la botanique. Voici en effet ce qu'écrit de Haller : « Bauhin avait un savoir très étendu sur les plantes, en même temps qu'il connaissait et pouvait apprécier différemment les écrivains botanistes. Il est rare qu'il décrive deux fois une plante, sauf s'il s'agit d'une plante étrangère... Les espèces confondues et mélangées par Matthioli, Tabernaemontanus et d'autres écrivains du même siècle ont été parfaitement distinguées par lui ; avec une sûreté absolue, Bauhin sépare les descriptions de ces auteurs des siennes, qui sont extrêmement précises... Il a découvert et décrit de nombreuses plantes : 30 nouvelles espèces pour son compte et 18 pour Cherler (son éditeur). Il est rare qu'il ne se soit pas rendu compte des parentés naturelles. C'est pourquoi les éditeurs écrivent... avec raison dans

leur préface qu'il n'a encore jamais paru un travail de ce genre, et que la postérité n'en reverra pas de sitôt. »

Cette brève appréciation de Haller nous amène au terme de notre esquisse, trop fragmentaire, hélas. J'espère cependant vous avoir montré que Jean Bauhin, malgré tout ce qu'on peut lui reprocher, mérite d'être cité, à côté de son frère plus célèbre, dans l'histoire de la balnéologie et de la botanique. Le fait qu'il ait réalisé l'œuvre de sa vie d'une façon aussi remarquable, à la cour de Montbéliard, loin de toute université, au milieu des luttes confessionnelles et des épidémies de son époque, justifierait qu'on s'occupe encore bien davantage d'une personnalité aussi intéressante que celle de Jean Bauhin de Montbéliard.

Bibliographie

Le portrait de Jean Bauhin a paru dans «Kurtzer und warhafftiger Bericht : Was schwärer und Mühseliger allerhand Kranckheiten / vom Jahr 1556 biss in 1599 / wol und glücklich seyen geheilet worden... zu Boll im Herzogthumb Würtemberg.../ so da neuwlich erfunden d. Herzog Friedrich .../ und durch den hochgelehrten und Weitberühmten H. Joannem Bauhinum F. Württemb. Archiater. »

« Diese Exempel treuwlich verzeichnet worden durch den hochgehlerten J. Joan. Rentzius F. W. Medicum ». Gedruckt zu Mümpelgart durch Jacob Foillet / F. W. Buchdrucker. MDXCIX.

Warhaffte eigentliche Conterfactur des hochgelehrten und berühmten Medici Herrn Johannis Bauhini.

Dédicace : « Der durchleuchtigen Hochgebornen Fürstin und Frawen / Fr. Sybillen Herzogin zu Württemberg und Teck m/ gnädigen Fürstin. » 16. Hornung 1599.

BAUHIN Jean

1. De plantis a divis sanctisve nomen habentibus. Basel 1590. (Crd. Waldkirch).
2. Warhaffte denckwirdige Historj von ettlichen wütenden rasenden Wölffen. Montbéliard 1591.
3. Traicté des animals, aians aisles. Montbéliard 1593.
4. De plantis absynthii nomen habentibus. Montbéliard 1593.
5. Ein new Badbuch und Historische Beschreibung... des... Bads zu Boll. Stuttgart 1602.
6. De auxiliis adversus pestem. Montbéliard 1607.
7. Historia plantarum universalis. Yverdon 1650.

BOURQUIN Jules

Le jardin botanique et le cabinet d'histoire naturelle de l'école centrale du département du Mont-Terrible. Actes Soc. jurass. d'Emulation 25, p. 23-80 (1920).

BUESS Heinrich

1. Schweizer Aerzte als Forscher, Entdecker und Erfinder. Basel 1945. (Paru aussi en français). Herausgegeben von der CIBA Aktiengesellschaft.
2. Conrad Gessners Beziehungen zu Basel. Gesnerus 5, 1-29 (1948).
3. Der Beitrag der Schweizer Aerzte zu den « Miscellanae curiosa » der Deutschen Akademie der Naturforscher. Sudhoffs Archiv f. Gesch. d. Med. 37, 1-22 (1953).

HALLER Albrecht — Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata. Bern 1768.

SPRENGEL Curt — Geschichte der Botanik. 1. Teil : Altenburg u. Leipzig 1817.

WICKERSHEIMER E. — Jean Bauhin et le contrôle des compositions médicinales à Montbéliard. Rev. Hist. Sc. 5, 234-245 (1952).

WOLF Rudolf — Biographien zur Kulturgeschichte der Schweiz. 3. Cyclus. Zürich 1860.